

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE

Bureau et atelier :
8—RUE BONSECOURS—8
MONTREAL.

SOMMAIRE :—Feuilletons : LA FORET DE BONDY (suite); LE CRIME ET SON CHATIMENT (suite); Théâtre : AVENTURES TRAGIQUES D'UN SINGE ET D'UN PERROQUET, par Laurent; LE CONDAMNÉ; Jeux et divertissements; Hygiène pratique; Recettes familiales; L'esprit de tout le monde.

ABONNEMENTS:

Un an.....	\$1.50 c.
Six mois.....	75
Quatre mois.....	50
Deux mois.....	25

Strictement payables d'avance.



Il avait souvent guetté le bourgeois attardé ou le galant. (Page 166 col. 2.)

Nous commencerons dans le numéro 12 du JOURNAL DES FAMILLES

L'ABBAYE DE CARROW

Nos lecteurs savent que ce roman a obtenu le plus grand succès dans le monde littéraire.

Ce nouveau roman que nous annonçons est très moral et il renferme les mêmes éléments d'intérêt et de style que ceux que nous publions actuellement. Rien ne manque dans ce livre, de l'attrait le plus puissant pour lui assurer un beau succès.

Tout nouvel abonné de six mois ou d'un an au *Journal des Familles* recevra gratuitement et franco, tous les numéros parus depuis le commencement de janvier 1887.

La Foret de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

(Voir à partir du n° 1)

CHAPITRE XXXV

A sac ! A sac !

Du Cantel et le grand Louis s'étaient récusés, ne pouvant être juges, étant accusateurs.

Dans l'hôtel où Zélida avait demandé de se rendre en compagnie de Gaston de Beaulieu, pour assister au supplice présumé de Du Cantel, ainsi que nous l'avons raconté dans le chapitre précédent, deux femmes occupaient l'une des fenêtres qui avaient vue sur la place du supplice.

Ces deux femmes étaient Marie-Jeanne et Gervaise.

Marie-Jeanne attribuait tous ses malheurs à Lafouine.

C'était lui qui avait amené à son asile les soldats du régiment de Picardie ; c'était lui qui avait occasionné la plus grande douleur que puisse souffrir une mère : c'était lui enfin qui était cause de l'enlèvement de son enfant.

A cette époque de mœurs cruelles, il était tout naturel que Marie-Jeanne, si épouvantablement éprouvée vint se repaître de l'agonie de son ennemi.

En arrivant sur la plate-forme où était fixée la roue du supplice, Lafouine jeta autour de lui un regard éperdu, comme pour voir s'il ne lui arriverait pas un secours de quelque part.

Le condamné espère le salut, même sous le couteau qui doit trancher le fil de ses jours.

Son regard s'arrêta à la fenêtre où se trouvaient les deux femmes qu'il avait si cruellement frappées.

La vue de Marie-Jeanne le laissa impassible ; mais, lorsqu'il aperçut Gervaise, il laissa échapper un cri rauque, un cri inhumain, qui fit tressaillir Gervaise.

La fiancée du grand Louis s'évanouit, lorsqu'elle vit le bourreau saisir le patient, l'attacher sur la roue, saisir sa barre de fer et l'abattre sur les membres de Lafouine dont les os craquèrent comme du bois qui se casse. Le malheureux hurlait de douleur, et ses cris désespérés ne cessèrent que lorsque l'homme rouge, d'un coup terrible, lui eut défoncé la poitrine.

Un flot de sang jaillit de sa bouche ; il eut comme un râle et expira.

La vue du sang enivre.

Toute cette foule armée poussa une acclamation de triomphe, en brandissant ses armes.

Puis, comme si un ordre avait couru de proche en proche, tous ces hommes armés s'ébranlèrent et coururent au bureau des recettes de la gabelle.

Les agents qui le défendaient furent attaqués, écrasés, massacrés.

Le bureau fut envahi par une foule furieuse ; les commis furent chassés, l'argent pillé, les registres déchirés, le mobilier lancé par les fenêtres.

Du Cantel et les chefs de l'insurrection installés sur

au vieil hôtel de ville sur lequel s'appuyait l'arcade de la Tour de la Grosse-Horloge, et établirent une sorte de gouvernement provisoire.

Gaston de Beaulieu, qui avait couru à son poste, en sortant de l'hôtel de Zélida, l'avait trouvé occupé par les troupes insurrectionnelles.

Il était brave et il voulait racheter ce qu'il appelait sa désertion.

Mais, que pouvait-il seul, contre toute une vieille soulevée ?

Il chercha un moment à rallier les soldats qui fuyaient de toutes parts. Mais une véritable panique régnait sur cette troupe affolée. Il ne put réunir que quelques hommes de l'escadron de cavalerie, au moyen duquel il put effectuer une sorte de retraite et sortir de Rouen.

La petite troupe s'arrêta hors des remparts, dans le faubourg Saint-Sever.

Gaston, debout sur le seuil d'une hôtellerie, où il était descendu, réfléchissait aux conséquences désastreuses de son amoureuse équipée et se disait qu'il devait, au prix de son sang, réparer sa fatale imprudence.

Son œil s'alluma tout à coup.

Il bondit vers l'écurie de l'auberge où l'on avait remis les chevaux ; d'un regard de connaisseurs, il choisit le plus coureur, et il se lança sur la route.

Il allait offrir au cardinal de Richelieu sa tête, pour expier son crime, ou son épée pour réprimer la révolte.

Ce cœur de dix-huit ans, déjà hautain et cruel gonflé d'une haine terrible contre les manants qui l'avaient vaincu, se promettait la douce joie des sanglantes représailles.

CHAPITRE XXXVI

Les deux voyageurs

Gaston de Beaulieu avait un cheval qui avait du fond. Il put donc le lancer au galop, sur la route de Paris, et le tenir dans cette allure rapide sans crainte de le voir bientôt s'épuiser.

Il brûla ainsi trois postes, sans changer de monture, et parcourut dix lieues en trois heures.

Mais, circonstance bizarre et qui avait lieu de le surprendre, tout le temps de cette première traite, il entendit derrière lui le pas d'un cheval lancé comme le sien à fond de train.

Il se retourna souvent pour voir le cavalier qui suivait aussi la même route et conservait la même vitesse mais comme le chemin formait des coudes nombreux, il ne put apercevoir ni bête ni homme.

Était-ce le hasard qui lui donnait un compagnon de voyage ? Était-il l'objet d'une poursuite ? Cette double explication se présenta à son esprit, sans le bien inquiéter pourtant. Il pressa le pas de sa monture, espérant ainsi agrandir la distance qui le séparait du cavalier qui venait derrière lui ; mais il avait beau courir ventre à terre, le martellement sonore du sabot d'un cheval lancé au galop lui arrivait aux oreilles.

Il s'arrêta net pour se rendre compte de cet incident.

Le bruit qu'il entendait cessa aussitôt.

Il trouva les courtes

—On me poursuit, c'est clair, se dit-il.

Quoique bien jeune, Gaston était un homme de résolution.

Il pouvait avoir affaire à deux sortes d'ennemis.

Les chefs de l'insurrection rouennaise avaient pu avoir la précaution d'envoyer à ses troupes un émissaire pour retarder, autant que possible, l'arrivée à Paris de la nouvelle du mouvement qui venait d'éclater afin d'avoir le temps d'organiser la résistance.

Quelque bandit pouvait en vouloir à sa vie et à sa bourse.

Les routes étaient loin d'être sûres à cette époque, et les brigands à pied et à cheval battaient la campagne de tous côtés.

—Dans tous les cas, se dit Gaston, je n'ai derrière moi qu'un seul homme. Je suis jeune, vigoureux, je sais manier proprement une lame, j'ai le coup d'œil juste ; donc je n'ai guère de crainte à avoir.

En même temps il s'assurait que ses pistolets étaient chargés et amorcés et que la lame de son épée jouait bien dans son fourreau.

—Donc en avant ! continua-t-il, si mon adversaire arrive sur moi, j'ai de quoi le recevoir.

Et il piqua des deux.

Pendant une demi-heure encore il dévora l'espace, toujours poursuivi par ce bruit de galop qui avait le don de l'agacer et de l'exaspérer même, malgré les rassurantes réflexions que lui avait suggérées son habileté au tir et à l'escrime.

C'est avec une sorte de rage qu'il enfonça ses éperons dans le ventre de sa monture qu'il surmenait, et qui tomba enfin râlant à la porte de l'hôtellerie de la Poste à Gaillon.

La ville de Gaillon, située sur la rive gauche de la Seine, est traversée par la grande route de Paris à Rouen.

Les maisons construites sur cette grande voie sont très anciennes, et il n'y a pas longtemps qu'on a démoli, pour la remplacer par une maison moderne, la grande auberge à haut pignon surplombant, à balcon de bois sculptés, où se tenait la poste aux chevaux.

Maître Mathieu, l'hôtelier, s'était précipité sur le seuil de la porte, en attendant le galop du cheval qui lui annonçait l'arrivée d'un voyageur.

En voyant s'abattre la monture du marquis de Beaulieu, il fit un soubresaut.

—Oh ! oh ! dit-il, voilà un jeune gentilhomme bien pressé !

—Très pressé en effet, mon brave, fit Gaston qui s'était lestement dégagé de ses étriers ; vite, une chambre au premier, sur la rue ; un dîner dans dix minutes et un cheval dans une heure.

—Si c'est pour l'arranger comme celui-là !...

—Qu'est-ce à dire, maraud, interrompit Gaston avec hauteur. Sache que je paie double en bonnes pistoles les gens qui me servent bien et triple avec ma cravache les manants qui hésitent. Sur ce, à tes fourneaux !

—Monseigneur va être servi à souhait ! fit humblement l'aubergiste, en ôtant son bonnet et en saluant jusqu'à terre.

Puis s'élançant dans l'hôtellerie :

—Catherine ! Madelon ! cria-t-il à tue-tête, vite un couvert au numéro deux ; conduisez monseigneur..., François ! donnez l'avoine à Rougeot.

Catherine ! Madelon, François étaient des domestiques de l'hôtellerie de la Poste.

Rougeot était le meilleur cheval de l'écurie.

Ayant ainsi interpellé ses serviteurs, maître Mathieu se précipita vers sa cuisine en grommelant entre ses dents :

—La peste soit du maroufie !

Gaston n'entendit pas, heureusement pour les oreilles de l'aubergiste, ces paroles par lesquelles celui-ci se vengeait de l'insolence du grand seigneur.

Il était de bon ton à cette époque de malmener aussi les manants.

Les temps sont bien changés, félicitons-nous-en !

Le jeune marquis de Beaulieu, brisé de fatigue par la longue course qu'il venait de faire, tomba sur une chaise près de la fenêtre, dans la chambre où l'avait conduit une servante assez délurée.

—Comment t'appelles-tu ? demanda Gaston à la fillette.

—Madelon, pour vous servir, monseigneur, répondit celle-ci en faisant une révérence.

—Sais-tu, Madelon, que tu es gentille ?

—On me le dit tous les jours, fit la servante avec un aplomb et avec un sourire qui retroussa des lèvres roses et découvrit des dents blanches.

—Est-ce que cela t'ennuie qu'on te le répète ?

—Ça dépend,

—Tu as donc des préférences ?

—Bé dame !

—Je comprends... je n'ai pas le temps en ce moment de te demander quelles sont tes préférences ; seulement pourrais-tu me dire si tu es aussi bonne que jolie ?

Ça dépend encore, monseigneur, dit Madelon, qui, en vraie Normande, connaissait l'art des réponses évanescentes.

—Enfin es-tu coquette ? reprit Gaston

—Dame ! monseigneur, j'ai vu à la foire de la Saint-Maclou bien des belles choses qui m'ont fait envie...

—Et que tu aurais bien voulu acheter ?

—Je ne dis pas non, répondit la fillette avec un soupir.

—Et quand sera la foire de la Saint-Maclou ?

—A la première coupe des foins, mon bon seigneur.

—C'est-à-dire dans deux mois.

—Hélas ! oui.

—Cet hélas ? veux dire que tu reverra encore ces jolis affutiaux.

—Oh !

—Qui te feront envie.

—Vous croyez ?

—J'en suis sûr.

—Eh bien ! alors pourquoi me donner par avance du regret ?

—Il y aura de jolis bonnets, de beaux rubans, de riches fichus, et puis des bagues et des coliers.

Ah ! ah ! soupira Madelon dont le cœur se gonflait.

—Eh bien ! tout ça tu pourras l'acheter si tu veux.

—Ah ! mon Dieu, mon bon seigneur, et comment ça ?

—Avec cinq doubles pistoles que voici.

Et Gaston montra aux yeux avides de la jeune servante de belles pièces toutes rutilantes.

—Deux cents livres ! s'écria Madelon.

—Oui, deux cents livres pour toi, et quatre pistoles pour ton amoureux, car tu dois avoir ici un amoureux ?

—Oh ! monseigneur on a bien jaser sur François, mais croyez que...

—Bon ! il y aura quarante livres pour François.

—Et que faut-il faire braves gens ! demanda Madelon dont les regards se fixaient pleins de convoitise sur l'or étalé par le jeune gentilhomme.

—D'abord ne pas ménager l'a voine à Rougeot.

—Il en sera gavé, par ma fine !

—Puis il y a d'autres chevaux à l'écurie ?

—Cinq ou six.

—Eh bien ! il faut les mettre dans l'impuissance de pouvoir faire leur service aujourd'hui.

—Faire du mal à ces pauvres bêtes !

—Non, il y a ici à l'auberge, de bonne eau-de-vie de cidre ?

—Je crois bien ! il y en a d'une force, que ça vous emportera margoulette. C'est du bon !... On dirait qu'on passe une ratissaire dans le gosier.

—Bien ! que François, sans rien dire, en fasse avaler de gré ou de force une demi-pinte à chaque cheval.

—Mais ils vont devenir fous à casser leur leur licol.

—C'est ce que je désire.

—Mais personne, à moins de se casser le cou, ne pourra les monter.

—A merveille.

—Je ne sais si je dois...

—Tu sais... un frais bonnet et de jolis rubans, puis une belle bague ; la Saint-Maclou n'est pas loin.

Je sais bien ; mais il ne faudrait pas me mêler à quelque mauvaise manigance.

—Connais-tu Son Eminence le cardinal de Richelieu ?

—Le grand cardinal, doux Jésus ! si j'en ai entendu parler ! Mais tout le monde tremble rien que d'entendre prononcer son nom.

—Eh bien ! je suis officier du roi, et j'agis d'après les ordres de Son Eminence.

—Oh ! mon bon seigneur, je ferai tout ce que vous voudrez. Le grand cardinal ! fit Madelon en joignant les mains sous l'impression d'une terreur mêlée d'un profond respect.

—Eh bien ! agissez vite, et surtout silence !

—Il y va de votre vie.

—Oh ! on m'arracherait plutôt la langue que de me faire parler.

Et elle s'empressa d'aller trouver François à qui elle communiqua les ordres mystérieux du marquis de Beaulieu.

Gaston avait cru devoir invoquer le nom de Son Eminence rouge pour obtenir l'obéissance et la discrétion de la part des agents mis au service de sa ruse.

Madelon venait à peine de dégringoler l'escalier de bois qui venait aux écuries, qu'un cavalier l'arrêta devant la porte de l'auberge.

CHAPITRE XXXVII

Le diable dans l'écurie de maître Mathieu.

Il était temps que le nouvel arrivant s'arrêtât dans la cour, car son cheval paraissait épuisé de fatigue. La pauvre bête fumante de sueur, tremblait sur ses jambes et paraissait près de se laisser tomber à terre. En se sentant débarrassée de son cavalier qui venait de vider lestement les étriers, elle poussa un hennissement de satisfaction, et un tressaillement de joie agita tout son corps.

Maître Mathieu, le propriétaire de l'auberge de la Poste, était accouru au-devant du voyageur, comme il avait fait lors de l'arrivée de Gaston de Beaulieu.

Il ôta vivement le bonnet de coton qui ornait son front et se prépara à saluer profondément, en souhaitant la bienvenue à son hôte, lorsqu'il s'arrêta comme interdit, la bouche béante.

C'est que l'homme qu'il avait devant lui ne paraissait pas fait pour mériter un gracieux accueil.

Il avait en effet la mine du plus affreux coquin que l'on put imaginer.

Haut de taille, avec des membres longs et osseux, vêtu d'une cascade et d'un haut-de-chausse, sur lesquels toutes les intempéries et une longue usure s'étaient acharnés pour en altérer les couleurs et en lézarder le tissu, chaussé de bottes fauves, à entonnoir, éculéer et crottée, le front ombragé d'un vaste feutre grisâtre orné d'une plume délabrée jadis rouge, il présentait, au premier aspect, un peu engageant. Les traits de son visage n'étaient pas faits non plus pour corriger la mauvaise impression que présentait l'ensemble de sa personne. Une grande balafre lui traversait la joue gauche et lui faisait faire une horrible grimace. La lèvre, hérissée d'une grosse moustache aux crocs menaçants, se plissait sous une sorte de sourire insolent et railleur ; son œil inquiet, mobile, d'une effronterie agaçante, avait parfois des lueurs farouches.

Un véritable arsenal complétait l'ensemble redoutable de ce personnage.

En effet, il retira des fontes de la selle de son cheval deux énormes pistolets d'arçon qu'il passa à une ceinture d'un bleu fané qui lui entourait la taille. Il était déjà armé d'une large et longue rapière et sa main gauche caressait constamment la poignée d'un poignard de forte dimension, voisine d'un des pistolets.

—Bonté du ciel ! murmura l'aubergiste, d'où vient donc ce maladrin ?

Mais le cavalier s'avançait le sourire aux lèvres et l'air familier.

—Papa Mathieu, vite un bon souper et puis un bon cheval. Comme je suis pressé et que je n'aurai pas le temps de régler ma note, voici une double pistole ; la monnaie sera pour la servante.

Et il jeta en l'air une pièce d'or avec une telle dextérité, qu'elle alla tomber dans le bonnet que l'aubergiste ébahi tenait à la main.

—Dépêchons ! reprit le nouvel hôte en tapant familièrement sur l'épaule de l'aubergiste.

lièrement sur le ventre de son interlocuteur. Il faut qu'avant la nuit je sois en route.

Comme notre individu payait d'avance et en bon or, qu'il promettait de débarrasser promptement l'hôtel-lerie de sa singulière personne, maître Mathieu donna des ordres immédiats et fit dresser sur-le-champ le couvert du voyageur dans la grande salle du bas.

Deux énormes tranches de jambon, un poulet, un de ces excellents fromages dont la Normandie a une si riche variété, le tout arrosé de plusieurs pots de cidre écumeux, formèrent pour le nouveau venu un plantureux repas.

Il se versait un dernier gobelet de boisson dorée, lorsqu'il vit François, le garçon d'auberge, faire sortir de l'écurie un excellent cheval, tout harnaché, qu'il tirait par la bride.

—Ah! ah! exclama notre homme, voilà déjà ma monture. Peste! maître Mathieu, c'est plaisir de descendre vous. On est vite et bien servi.

—Pardon, excuse! fit l'hôte; mais ce cheval n'est pas pour Votre Seigneurie.

—Et pour qui donc, cornes du diable!

—Pour un jeune gentilhomme qui est arrivé un peu avant vous.

—Alors j'espère qu'en va se dépêcher de s'occuper de moi.

—Tout de suite! François! François! rappela l'aubergiste; vite, un cheval pour monsieur.

Le valet d'écurie, sans se presser, attacha à un anneau, près de la porte cochère, dans la grande rue, le cheval qu'il tenait par la bride, puis s'avancant vers la salle à manger où dînait l'inconnu :

—Monsieur veut un cheval? demanda-t-il.

—Mais! j'en ai demandé un en arrivant, et d'une voix assez haute pour être entendu, répondit le voyageur.

—Bien, monsieur; dans trois ou quatre petites heures, on pourra vous satisfaire.

—Comment, marouffe! Dans trois ou quatre petites heures! hurla le voyageur, qui se dressa soudain; c'est tout de suite que je veux partir.

—Oui, tout de suite, confirma le père Mathieu qui ne savait rien du petit complot organisé à l'instigation du marquis de Beaulieu, par Madelon et François.

—C'est qu'aucune bête n'a encore mangé son avoine et que toutes sont très fatiguées.

—Fatiguées! exclama l'aubergiste avec étonnement.

—Enfin, elles n'ont pas l'air bien disposées, fit le gardien d'écurie.

—Par les feux de l'enfer! exclama le voyageur, je ne sais ce qui me retient de te couper les oreilles. Mais j'ai hâte de quitter Gaillon, et puisque tu y mets tant de mauvaise volonté, je vais moi-même seller et bridier un cheval; ça me connaît, il n'y a rien de tel que de se servir soi-même.

Et notre homme se dirigea vers l'écurie.

Mais en arrivant sur le seuil de la porte, il s'arrêta pétrifié d'étonnement.

En effet il avait devant lui le spectacle le plus inattendu, le plus inouï, le plus curieux qu'on pût imaginer...

Tous les chevaux étaient pris d'une sorte d'affolement, dansant, caracolant, bondissant, se démenant enfin comme s'ils eussent été piqués de la tarentule.

Quelques-uns avaient cassé leur longe et se livraient dans l'écurie, heureusement très vaste, à une sorte de course folle, puis se cabrant, se dressant sur leurs pieds de derrière, s'élançaient les uns par-dessus les autres, comme font les enfants lorsqu'ils jouent à saute-mouton.

—Par Satan! qu'est ceci? exclama notre homme ahuri.

En ce moment des hennissements aigus et prolongés partirent de la bouche de tous les chevaux.

—Mais le diable est ici! s'écria l'inconnu.

Aux cris du voyageur, aux bruits qui s'élevaient de l'écurie, tout le personnel de l'auberge était accouru.

L'étrange spectacle qu'offraient les chevaux jeta tout le monde dans la stupefaction.

Le mot du voyageur: *le diable est ici*, avait été entendu, et une terreur superstitieuse envahit tous ceux qui n'étaient pas dans le secret du complot.

Le mot *le démon!* circula de bouche en bouche. L'étrangeté de l'événement, sa coïncidence avec l'arrivée du dernier voyageur, la mine patibulaire de celui-ci, tout cela jeta le trouble et la défiance dans les esprits.

—Il a jeté un sort! dit quelqu'un en le désignant.

—Les chevaux sont possédés du diable!

—C'est un suppôt de Satan!

—C'est un cavalier de l'enfer.

—C'est lui qui a mis Belzébuth dans le corps de ces pauvres bêtes.

En entendant ces murmures, ces accusations, notre inconnu pâlit.

A cette époque d'ignorance, de foi aveugle, de superstitions idiotes, malheur à qui était soupçonné d'être en relations avec les puissances infernales.

Il y allait de la torture et du bûcher.

—Dans quel guépier me suis-je fourré? se dit notre voyageur.

Mais c'était un homme d'audace et de résolution.

Il aperçut le cheval tout sellé et tout bridé que François avait attaché à la porte de l'auberge.

Il manœuvra pour s'en approcher.

Mais déjà un groupe nombreux et menaçant s'était formé autour de lui. Des voisins de l'auberge, mis au courant de ce qui se passait, grossissait le nombre des curieux hostiles.

—Il faut prévenir monsieur le bailli, dit l'un.

—Il faut aller quérir la maréchaussée, dit un autre.

—Il faut que monsieur le curé vienne exorciser ces pauvres bêtes et chasser l'esprit malin, dit un troisième.

—Et ce fils de l'enfer dit un dernier en désignant le voyageur; à mort! à mort!

—Au feu! à la hart! hurla la foule.

Gaston de Beaulieu était venu s'installer à une fenêtre donnant sur la cour de l'auberge et il suivait avec une extrême satisfaction les différentes péripéties de cette scène mémorable.

Le voyageur inconnu gagnait insensiblement la porte de l'auberge, toujours environné par un groupe grossissant de gens saisis de fureur et d'effroi. Mais ces énergumènes se reculaient à mesure que l'homme avançait re-

doutant de le toucher et d'être brûlés par son contact, ou de recevoir, eux aussi, le diable dans leur corps,

Cette scène ne doit pas surprendre nos lecteurs, il y a plus de deux cent cinquante ans qu'elle s'est produite.

Elle paraîtra moins étonnantes à ceux qui savent combien, malgré l'immense diffusion de lumière accomplie par le XIX^e siècle, il y a encore des populations arriérées en France.

Donc notre individu était parvenu à gagner la porte de l'auberge; là, il eut l'air de s'adosser au mur; mais en réalité il se hâta de dénouer la bride qui retenait le cheval que François venait d'amener.

Celui-ci, qui avait ses raisons pour ne pas éprouver la crainte superstitieuse qui retenait la foule, se douta du projet du voyageur, et s'élança sur lui pour l'arrêter. Un coup de poignard l'étendit à terre. En même temps, l'inconnu, d'un bond, sautait à cheval, et enfonçant les éperons dans les flancs de la monture, en même temps qu'il tirait la bride, il la faisait cabrer, puis exécuter une volte rapide qui écarta violemment les curieux.

Alors, lâchant les rênes, il partit à fond de train, en lançant à la foule hurlante un ricannement strident qui résonna réellement comme un rire infernal.

En ce moment, le bailli, la maréchaussée, le curé en habit sacerdotal, arrivaient en toute hâte de divers côtés.

Le marquis de Beaulieu qui de sa fenêtre n'avait pu voir de la scène que la partie qui s'était passée dans l'écurie, était aussi accouru, lorsqu'il avait entendu sur le pavé de la rue le galop du cheval.

Il poussa un cri de rage en voyant l'inconnu filer comme une flèche sur la monture qu'il avait fait préparer pour lui.

De loin il lui montra le poing avec fureur.

Menace impuissante; l'homme disparaissait dans le lointain.

Gaston de Beaulieu consola Modelon de l'accident de son ami, en doublant la récompense promise et en payant d'avance à maître Mathieu les soins que devait nécessiter la blessure du valet d'écurie.

Une heure après le jeune gentilhomme partait sur un des chevaux parfaitement remis de la folle griserie auquel l'avait momentanément soumis l'eau-de-vie de cidre, si habilement administrée par François.

Deux soldats de la maréchaussée l'avaient précédé, courant à la poursuite de l'homme accusé de maléfice et de sortilège.

CHAPITRE XXXVIII

Nouvelle équipée du voyageur inconnu.

Gaston de Beaulieu avait bien raison de craindre la rencontre de l'homme qui lui avait si lestement pris son cheval.

Ce n'est pas qu'il eût affaire à un émissaire de Du Cantel.

Le chef des révoltés était en ce moment trop préoccupé d'organiser l'insurrection et de se retrancher solidement à Rouen, pour songer à faire poursuivre le jeune officier.

Notre inconnu était tout simplement un vulgaire bandit. Le hasard l'avait amené dans le chef-lieu de la Normandie; il avait été témoin des désastres qui s'y étaient produits et, les jugeant propices pour pêcher en eau trouble il regagnait en toute hâte la forêt de Bondy, lieu habituel de ses exploits, pour y recruter une bande à la tête de laquelle il espérait piller, rançonner, se livrer enfin à tous les brigandages, en se mêlant aux paysans soulevés.

Les révoltes les plus légitimes, les mouvements populaires les mieux justifiés ont souvent été déshonorés par de semblables promiscuités qui ont fait dégénérer en crimes, en violences sanglantes les plus saintes causes, les plus glorieuses révolutions.

Brulart, dit *La Rapière* ou dit *Cornes du Diable*, à cause de l'épée interminable qui lui battait les tlaons ou de juron habituel, avait d'abord exercé pendant longtemps à Paris le dangereux métier de coupeur de bourses.

Avant d'entendre le voyageur au coin d'un fourré de la forêt de Bondy, il avait souvent guetté, caché dans l'encoignure d'une porte, le bourgeois attardé ou le galant qui, la nuit, le cœur et l'esprit remplis de l'image d'une belle adorée, se rendait sans prendre garde aux voleurs, à quelque charmant rendez-vous.

Trop connu des soldats du guet, il avait dû quitter la capitale pour se réfugier dans les profondeurs des bois qui s'étendaient au nord de Paris.

Là, il avait trouvé de nombreux compagnons d'industrie qui s'étaient fait un plaisir de l'accueillir dans leurs rangs.

Les bandits de la forêt étaient à cette époque parfaitement organisés sous les ordres d'un chef dont la cruauté et l'audace semaient partout l'épouvante.

Ce sont les exploits sanglants de ce brigand féroce qui ont donné à la forêt de Bondy sa sinistre réputation, qui est devenu légendaire, qu'elle conserve encore, bien que ses taillis, ses sentiers, ses allées soient depuis longtemps devenus très sûrs et moins dangereux peut-être que l'élégant bois de Boulogne et surtout que nos rues de Paris si bien éclairées et si bien gardées qu'elles soient par les agents de M. Camescasse.

Ce chef, ce capitaine de bandits, se nommait de son nom de guerre, *Bec-d'Aigle*. En effet, son grand nez crochu, ses yeux verts terribles, sa face déprimée, allongée, son aspect farouche, lui donnait la physionomie d'un oiseau de proie.

Sobre de paroles, bref dans ses commandements, implacable envers ceux qui résistaient à ses ordres, partageant le butin avec une impartialité vigoureuse, s'exposant le premier au danger, ingénieux dans ses combinaisons foudroyant dans ses attaques, il était à la fois l'idole et la terreur des hommes de sa bande.

On disait qu'il avait de naissance, que ses vices l'avaient poussé, comme tant d'autres, à la ruine et puis aux crimes. On disait encore qu'il était très bien reçu dans certains châteaux des environs. Il pouvait sans crainte d'être inquiété, passer seul et de jour et de nuit, dans la plupart des villages qui étaient sur la lisière ou à l'intérieur du bois.

C'est que beaucoup de seigneurs qui prélevaient une prime sur les rapines des voleurs de la forêt de Bondy,

étaient intéressés à la libre pratique de la sanglante industrie, et beaucoup de localités étaient habitées par de riches bandits; les marchands fournissant, avec de grands profits, toutes sortes de provisions aux hôtes des taillis qui remplissaient par une orgie continuelle les châteaux auxquels les forçait quelquefois l'absence de voyageurs. Plus d'une jolie paysanne avait noué des relations fructueuses avec ces terribles aventuriers. Elles entretenaient par eux l'aisance et la sécurité dans leur maison et les protégeaient en retour contre l'hostilité des populations.

Donc, *La Rapière* se hâta de gagner la forêt de Bondy pour avorter le capitaine Bec-d'Aigle, dont il était un des lieutenants, qu'il y avait de bons coups à faire dans la Normandie, en ce moment mise à feu et à sang.

S'il avait réglé sa marche sur celle de Gaston de Beaulieu, c'est qu'il avait flairé l'officier du roi et qu'il s'était d'abord consulté pour savoir s'il l'attaquerait, afin de le dépouiller, au risque de compromettre la mission qu'il s'était donnée, ou s'il le laisserait passer devant lui, pour n'être pas remarqué.

Son manège avait éveillé les défiances de Gaston, et nous avons vu ce qu'il en était résulté.

La Rapière était descendue à l'hôtellerie de la Poste, son plan bien arrêté. La tactique de Gaston qui avait failli lui être si funeste, le décida à se venger du marquis et à lui tendre un piège qui devait lui livrer le jeune homme pieds et poings liés.

Il y fut du reste amené par d'autres considérations.

L'affaire des chevaux possédés du diable avait dû faire un bruit énorme; on l'accusait de maléfice, toute la maréchaulx allait être lancée à ses trousses. La malchance pouvait le priver d'un cheval frais; on allait prendre peut-être, pour le rattraper, des chemins de traverse qu'il ne connaissait pas.

Il se décida donc à courir la plus longue course possible, et poussa sa bête tant qu'elle put ailer. Le pauvre animal mis sur les dents, bronchant à chaque pas, défaillant sur ses jambes, faisait des efforts désespérés pour marcher, excité qu'il était par son cavalier; celui-ci, véritable bourreau, voyant que l'éperon restait sans effet, le lardait à coups de poignard pour le tenir debout sous l'aiguillon de la douleur.

Il alla encore quelque lieues, manquant son chemin des traces rouge du sang qui coulait de ses plaies. Enfin, il tomba pour ne plus se relever aux environs de Meulan.

La petite ville de Meulan, entourée de collines verdoyantes, environnée de nombreuses maisons de campagne, est bâtie dans une situation pittoresque, en partie sur la rive droite de la Seine, et en partie dans un île appelée le Fort et reliée à la rive gauche par un vieux pont de pierre. Un grand rideau de haut peupliers la cache en amont, et elle se montre brusquement au voyageur qui arrive du côté de Mantes.

La partie insulaire de la ville tire son nom d'un fort qui s'y trouvait à l'époque où se passe ce récit. Cette bastille était défendue par quatre grosses tours, dont l'une commandait l'entrée du pont. Ces tours ce fort qui bravèrent les armées de la Ligue complètement

disparut, et c'est en vain que le Parisien qui fréquente ces parages en cherche quelques débris.

La Rapière s'était arrêté à une centaine de toises de la rivière. La nuit était venue, noyant les rives de la Seine dans de sombres vapeurs. Le ciel était clair pourtant, et les coteaux émergeaient de ces ombres, rayant la nuit de leur vagues profils et traçant à l'horizon une dentelure grisâtre.

Avant d'abandonner sa monture, notre bandit visita les fontes de sa selle et prit les pistolets qui s'y trouvaient.

Comme il était déjà armé, cela lui faisait un véritable panoplie. Mais il savait que ses compagnons de la forêt de Bondy lui sauraient gré d'enrichir leur arsenal. Il s'orienta alors pour se rendre compte du lieu où il se trouvait.

Le chemin suivait en cet endroit une sorte de tranchée qui descendait vers la Seine. A gauche, à vingt pas, s'élevait une grande et sombre construction, flanquée de tourelles et surmontée d'un clocher dont la flèche se découpait dans la clarté sidérale de cette nuit sereine. Tout à coup, le calme de la vallée fut troublé par les sons d'une cloche argentine qui appelait à la prière les religieuses de l'Annonciade. La Rapière avait tressailli à ce bruit qui avait éclaté au-dessus de sa tête. Il se trouvait en effet tout près du couvent dont Charlotte du Puy de Jésus-Maria était alors abesse. Un grand mouvement se produisit alors dans le bâtiment des religieuses. En s'approchant dans la porte d'entrée, notre bandit remarqua avec surprise que deux mousquetaires y montaient la garde.

L'un avait la casaque des gardes du roi, et l'autre celle des gardes du cardinal de Richelieu.

—Oh! oh! se dit notre homme? que veut dire cela? Est-ce que par hasard la cour serait ici? Au fait, toutes les fois que notre reine Anne d'Autriche va à Forges, soit en compagnie de son fantôme de roi, soit sous la surveillance de l'éminence rouge, elle s'arrête dans ce couvent où elle a de bonnes amies... Eh! eh!... il y aurait peut-être quelque bon coup à faire ici... Allons! allons! ne faisons pas fausse route; la Normandie nous offre de franches lippées et un riche butin; de ce côté là il y a toute sécurité et tout profit, tandis qu'à rôder autour des grands seigneurs qui ont le bras long, des épées plus longue encore, on attrape toujours de mauvais coups.

Il s'éloigna du couvent et revint sur ses pas, pour se mettre à l'abri des regards indiscrets.

—Satanés gardes! murmura-t-il, ces hommes là vont me gêner. Bah!... l'affaire s'exécutera sans bruit.

Puis, ayant respecté soigneusement les lieux autour de lui, il avisa deux arbres qui bordaient la route de chaque côté.

—Voilà mon affaire, se dit-il.

Alors des vastes poches intérieures de sa casaque il tira un paquet de cordes.

Un tortis de chanvre est aussi utile à un voleur que des fausses clefs; il peut à chaque instant, au cours d'une expédition, avoir besoin de grimper ou de s'affaler. La Rapière, en brigand émérite, savait cela, aussi était-il toujours muni de ce flexible instrument.

—La suite au prochain numéro.—

LE CRIME ET SON CHATIMENT

[Voir à partir du n 14]

DEUXIEME PARTIE

LA LUTTE POUR LA VIE

V

Elle s'en alla, puis prête à sortir revint et, toute en larmes, embrassa le vieillard.

—Grand-père, dit-elle, c'est la première fois de ma vie que vous me faites pleurer.

Et elle laissa Révéron assombri, qui murmurait, hochant la tête :

—Je prévois bien d'autres larmes !...

Il allait contre son cœur, en toute cette affaire, car il était persuadé que Paul, élevé par Albine, était digne d'Adrienne ; mais il croyait encore en prenant le mal à son début, il le guérirait plus facilement, et c'est pourquoi, insensible en apparence aux reproches de sa petite-fille, contenant sa douleur en lui-même pour que personne n'en pût rien soupçonner, il se rendit auprès de Mathilde.

Quand sa fille le vit, elle lui dit tout de suite :

—Vous savez l'étrange demande qu'on m'a faite ?

—Oui, je viens de voir Adrienne... elle m'a tout raconté.

—J'espère que vous n'allez pas la soutenir ?...

—Non. Vous avez refusé, je suppose ?

—Certes.

—Je vous approuve. Ce mariage ne lui convient pas.

—Tant mieux. Au moins nous serons deux à lui faire entendre raison. Cette petite folle est éprise. J'espère encore que le mal n'est pas grand. Si nous l'envoyions pendant quelques mois à Naples, chez les parents de mon mari ? Vous l'accompagneriez et moi-même je vous y rejoindrais bientôt.

—Puisqu'il faut chercher des remèdes, essayons celui-là...

Le soir même on en parla à Adrienne.

Elle n'eut pas de peine à comprendre, sous les prétextes dont on l'enjoliva, le vrai motif de ce voyage.

Elle s'en expliqua franchement :

—Vous voulez m'éloigner de Paris, dit-elle, parce que vous comptez que l'absence m'empêchera d'aimer Paul... Vous vous trompez... Je l'aimerai, à mon retour, un peu plus, voilà tout...

Mathilde et Révéron se regardèrent, surpris et inquiets.

Jamais Adrienne ne leur avait parlé avec une persille énergique.

Ils n'en mirent pas moins leur projet à exécution.

Deux jours après, Adrienne et Révéron partaient pour Naples où les rejoignait Mathilde, le mois suivant.

Ils y passèrent la fin de l'été et l'hiver.

Adrienne ne changea rien à sa manière d'être ; elle fut ce qu'elle était à Paris, bonne, tendre, modeste, douce-

ment gaie, avec un peu de préoccupation toutefois lorsque sa mère et son grand-père la laissaient seul.

Elle ne fit pas une allusion à Paul.

Mathilde y fut trompée et dit, un jour, à Révéron, en lui montrant la jeune fille :

—Elle a oublié... nous avons bien fait de venir ici...

Mais le maître de forges hochait la tête.

—Elle n'a rien oublié, dit-il, interrogez-la.

Mathilde prit le bras d'Adrienne et brusquement, la regardant bien en face :

—Nous allons retourner à Paris, ma chère enfant.

Elle tressaillit et son regard eut un éclair.

Mais elle dompta sa violente émotion et ce fut d'un ton indifférent qu'elle dit :

—Ah ! déjà ?... je me plaisais bien ici.

Mathilde feignit de prendre à la lettre les paroles d'Adrienne.

—Ainsi, dit-elle, cela ne t'attristerait pas trop si, au lieu de revenir à Paris, nous demeurions ici définitivement ? C'est le pays de ton père... Tu y as des amis qui t'aiment... En France, tu n'as pas d'autres parents que ta mère et ton grand-père... Or, nous serions auprès de toi.. Regretterais-tu d'avoir quitté Paris ?

La jeune fille, cette fois, était devenue pâle. Son cœur bondissait. Elle ne put répondre et adressa à sa mère un regard douloureux.

Ce ne fut qu'après un long silence qu'elle dit :

—Demeurons à Naples et que votre volonté soit faite, ma mère !...

Il n'y eut plus rien entre eux, ce jour-là.

En rejoignant Révéron, Mathilde lui dit :

—Elle l'aime toujours ; elle l'aime plus que jamais.

Le train ordinaire de leur vie reprit donc, sans qu'il eût rien de changé. Des mois s'écoulaient encore, mais Adrienne n'essayait plus de feindre ou l'indifférence ou la gaieté. Elle était triste constamment. Ses beaux yeux se voilaient, se cerclaient, fatigués par les larmes qu'elle versait la nuit. Elle avait maigri un peu et tous ses traits indiquaient un ennui mortel.

—Que faire ? disait Mathilde, dont le cœur maternel ressentait le contre-coup de cette souffrance.

Et elle n'était pas éloignée, — sinon de consentir à ce mariage, par amour pour sa fille, — du moins de lui rendre quelque espérance.

Mais Révéron, auquel elle se confiait, répondait avec une étrange opiniâtreté :

—Jamais ! Non ! jamais ce mariage ne se fera !

Ils ne pouvaient rester plus longtemps à Naples, sans danger pour la santé de la jeune fille.

Ils partirent au commencement de l'été de l'année suivante, avec l'attention de ne s'éjourner à Paris qu'un mois, et d'aller le reste de la belle saison habiter la campagne.

La marquise n'avait pas fait annoncer son retour, désirant être inaperçue ; d'autre part, bien que la saison fût peu avancée, les invitations étaient rares ; on attendait le grand-Prix pour s'en aller aux champs. Paul, qui depuis un an avait vécu dans une cruelle inquiétude, croyant Adrienne à tout jamais perdue pour lui, Paul qui passait tous les jours devant l'hôtel, guettant

le retour de celle qu'il aimait, en fut averti tout de suite.

Il eut un instant de joie immense, puis aussitôt une réflexion triste lui vint :

—M'aime-t-elle toujours? Ne m'a-t-elle pas oublié?... Ah! je le saurai!!!.....

VI

Adrienne l'avait vu de sa fenêtre, car elle se doutait bien que Paul ne passait pas une journée sans venir rôder aux alentours de l'hôtel, et avec cette miraculeuse intelligence des femmes qui aiment, elle avait compris sur quelle pensée, en constatant son retour, le jeune homme était parti.

Et le lendemain, Paul, rue du Mont-Cenis, recevait une lettre où il n'y avait que ce seul mot simplet et éloquent, signé d'Adrienne :

“ Toujours ! ”

Il baisa la lettre avec l'emportement d'un fou et courut la montrer à sa mère.

—Tu vois, dit-il, depuis son départ, tu cherches à me convaincre qu'elle ne m'aime pas.... Lis!....

Albine se tut. Que pouvait-elle répondre? Elle avait espéré, en effet, que les efforts combinés de Mathilde et de Révéron réussiraient auprès d'Adrienne et elle était obligée maintenant de reconnaître que la jeune fille n'avait pas cessé d'aimer Paul.

—Ecoute, mon cher enfant, dit-elle, le seul malheur que je craignais, c'est justement ce qui arrive aujourd'hui... elle t'aime toujours...

—Oh! ma bonne, peux-tu me parler ainsi?

—Je vais te faire de la peine, mais tu sais bien que ce n'est pas de gaieté de cœur... et il le faut, après tout... Tu ne peux épouser cette jeune fille, mon Paul, crois-moi.....

—Et pourquoi, ma bonne?.....

—Je ne devrais pas te le dire. J'avais pensé que la réflexion t'en viendrait plus tôt... Pauvre comme tu l'es, comment peux-tu songer à une aussi riche héritière? Ne crains-tu pas qu'on attribue ce qui est passion vraie chez toi, je le sais, à un sentiment vil, au désir d'être riche, à ton tour, de la fortune de ta femme?

—Tu te trompes, ma bonne, dit Paul, pâlisant. J'y avais songé. C'est vrai, on le dira, on le pensera, du moins. Mais on finira bien par changer d'avis lorsqu'on apprendra que j'ai épousé Adrienne sans dot.

—Et comment vivriez-vous, pauvre enfant, avec ton habitude du bien-être et tes goûts de luxe?

—Je travaillerai jour et nuit, s'il le faut. Déjà cette année, j'ai gagné beaucoup d'argent.... L'an prochain j'en gagnerai plus encore. Et ainsi toujours, les années qui suivront. Adrienne n'aura pas à souffrir de la gêne. Puisqu'elle m'aime... elle me soutiendra dans mes efforts. Et je le sens bien, vois-tu, son amour est une garantie de succès.

—Adrienne est jeune. Elle peut attendre encore quelques années... Travaille donc, mon cher Paul... et lorsque ta situation vaudra sa fortune, renouvelle ta demande.....

—Je veux la revoir, à tout prix....

Et il l'aperçut, en effet, un soir d'Opéra, et fut heureux toute la soirée, car Adrienne l'a découvert, lui aussi, et leurs regards se dirent, en quelques secondes, tout ce qu'ils avaient pensé, pendant cette année d'absence. Deux jours après, Paul, passant au parc Monceaux, remarqua que de nouveau l'hôtel était désert. Son cœur se serra.

—Seraient-ils donc repartis, cette fois, pour jamais?

Il rencontra Vaubertin auquel il fit part de ses craintes. Vaubertin le rassura :

—La marquise a un château, paraît-il, dans les environs de Chantilly. Te dire où, je ne le pourrais. Je m'informerai. Mais il t'est aussi facile qu'à moi de le savoir. Va le demander au concierge.

La marquise de Terracini, Révéron et Adrienne étaient à Lamorlaye, un petit village situé en pleine forêt de Chantilly, où ils habitaient une maison de campagne bâtie en forme de castel, et dont le parc, aboutissant à la forêt, ne faisait avec elle qu'un seul et même bois.... La vie, pour Paul, se passa, dès lors, en allées et venues de Paris à Lamorlaye, chaque fois que ses occupations qui devenaient multiples et nombreuses, laissaient au jeune homme un moment de liberté.

Il réussit à voir deux fois Adrienne.

La troisième fois, les jeunes gens furent surpris par Révéron, qui s'approcha de Paul, le visage grave et triste, mais sans sévérité. Lui prenant les mains :

—Monsieur Paul Mirande, laissez-moi vous parler avec l'autorité que me donne sur vous mon âge... Ce que vous faites est mal. Votre amour est vu avec déplaisir par ma fille et par moi... Je ne puis vous défendre cette affection, qui est ardente, je le crois, et vous domine... mais l'amour pour une jeune fille comme Adrienne ne doit pas se cacher et doit se produire au grand jour.... Il n'est pas d'un galant homme de rechercher ainsi le mystère et la ruse.....

Paul foudroyé, baissait la tête.

Adrienne, demi-morte de frayeur, s'était laissée tomber sur un banc.

—Ah! monsieur, vous êtes cruelle... Il n'est rien de ce que je lui disais que vous n'ussiez pu entendre.

—J'en suis sûr, et ma confiance dans ma petite-fille n'en est pas moins diminuée.

—Grand-père, dit-elle, si vous saviez combien nous sommes malheureux?

Et elle se jeta dans ses bras en pleurant.

Si vous vouliez nous aider auprès de ma mère.....

Un mot de vous serait tout puissant sur elle.....

—Je ne le dirai pas.....

Et il l'écartait pour ne plus voir ses larmes.

—Pourquoi?

—Je ne peux et ne le veux pas. Viens, mon enfant. Il faut garder ta réputation avec le même soin que ton honneur. Un domestique, un ouvrier de jardin, un paysan aurait pu te voir; tu aurais été perdue!

Et s'adressant à Paul :

—Et ce n'est pas ce que vous cherchez, monsieur Mirande, je suppose?.....

Celui-ci fit quelques pas, effaré, la figure cachée par les mains, en proie à une sorte de convulsion.

—Ah ! vous m'insultez bien **graduellement**, monsieur Révéron puisque vous savez que je ne puis vous répondre.

Et il s'éloigna sans regarder Adrienne, en courant comme un fou, droit devant lui, se heurtant aux arbres s'embarrassant les pieds dans les racines ou les broussailles.

Le maître de forges ramena Adrienne au château sans qu'un seul mot fut prononcé entre eux.

Elle alla s'enfermer dans sa chambre où elle put continuer de pleurer tout à son aise,

Quant à Révéron il prévint Mathilde.

—Ah ! ils se voyaient ! dit-elle frissonnant au souvenir de son amour d'autrefois avec Gaspard...

N'était-ce pas ainsi qu'elle avait fait jadis, n'avait-elle pas vu de Lesguilly en secret, alors que Révéron le lui avait défendu ?

Elle rêva longtemps à ce que son père venait de lui apprendre.

—J'aviserais, dit-elle à Révéron.

—Quelle est votre résolution ?

—Je réfléchirai. Peut-être vaudrait-il mieux accepter ce jeune homme pour éviter un malheur !

—C'est impossible !

—Certes, ce sera contre mon gré, mais cependant s'il le fallait ? Je ne puis condamner Adrienne à une tristesse éternelle, et hélas ! il faut bien nous l'avouer, son amour est sérieux ; ce n'est pas, comme nous l'avons espéré, un caprice d'enfant...

Et elle ajouta, se parlant à elle-même :

—J'ai trop souffert d'amour pour vouloir que ma fille passe par les mêmes souffrances...

Quelques semaines après la scène pénible entre Révéron et Paul, que nous avons racontée, le jeune homme reçut à Paris une lettre dont il ne connaissait pas l'écriture, mais dont l'adresse lui fit battre le cœur, car elle portait le timbre postal de Lamorlaye. Qui l'avait écrite?... Ce n'était pas Adrienne!... Il était sûr cependant qu'elle venait du château? De Révéron?... sans doute... où plutôt de Mathilde?... Car c'était une écriture de femme.

Il l'ouvrit en tremblant et chercha tout de suite la signature : "Marquise de Terracini."

Que lui voulait-on ? Un congé répété, plus dur cette fois que le premier ? Une insulte encore désigné sous la froide politesse d'une femme du monde dédaigneuse et hautaine ? S'il la brûlait sans la lire ? Il n'y perdrait rien, à coup sûr. Quelle bonne nouvelle pouvait-il en attendre ? Aucune en vérité.

Et il allait la déchirer quand il se retint.

—Non, je veux lire, murmura-t-il,

La lettre était courte, en apparence insignifiante, et pourtant elle était le point de départ d'un drame. Elle portait la foudre avec elle.

"Monsieur,

"Voudriez-vous venir me voir au château de Lamorlaye le plus prochain jour que vous choisirez ? Je vous attends et serais heureuse de m'entretenir avec vous."

—Mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire?... que me veut-elle?... Est-ce un bonheur ou un malheur ?

Il y avait un *post-scriptum* à la lettre :

"Ne parlez à personne,—à personne!—de l'entrevue que je vous demande..."

C'était étrange. Mais il n'essaya pas longtemps de deviner l'énigme. Il s'habilla promptement.

"Le plus prochain jour que vous choisirez" : mais je vais y aller tout de suite... Je veux être tiré d'incertitude... Le train expresse de Chantilly part à une heure trente minutes. Je serai à Chantilly à deux heures vingt.; une voiture me conduira à Lamorlaye en vingt minutes... Bonne ou mauvaise nouvelle, peu m'importe, je ne veux pas que la journée se passe sans être renseigné...

Au moment où il sortait très empressé, Albine Mirande attirée rue de Rivoli par sa clientèle montait chez lui.

C'est à peine s'il la reconnut.

—Où cours-tu donc si vite ?

Il allait tout raconter quand il se souvint à temps de la recommandation de la marquise "Ne parlez à personne... à personne !" Et il mentit :

—Faire des courses, dit-il, et je suis en retard.

Il l'embrassa, et, sans l'attendre, descendit.

Et quand Albine fut de nouveau dans la rue, depuis longtemps Paul avait disparu.

—Que se passe-t-il donc ? murmura-t-elle.

Le jeune homme avait bien calculé : une heure et demi environ après son départ, la voiture qu'il avait prise à la gare de Chantilly le déposait devant le perron du château.

Il fit passer son nom à la marquise. Celle-ci se trouvait seule au salon et le reçut aussitôt.

Paul, en traversant une partie du jardin et en entrant au château avait eu l'espoir qu'il apercevrait Adrienne, mais Adrienne était invisible.

Quand il fut au salon Mathilde vint à lui :

—Je suis heureuse que vous ayez répondu à mon appel avec autant d'empressement, monsieur Mirande, dit-elle... L'entretien que je vais avoir avec vous sera long peut-être et doit rester un secret entre nous deux... jugez-en !... j'ai envoyé, sous un prétexte, mon père et ma fille à Paris... Nous sommes seuls. Les domestiques ne vous connaissent pas... Personne n'apprendra que vous êtes venu.

Paul s'assit, ému et surpris.

Où la marquise voulait-elle donc en venir ?

Pourquoi ce mystère ?

Enfin, il allait le savoir.

—Je ne vous cacherai pas, monsieur, reprit Mathilde, que j'ai fait tous mes efforts pour que ma fille vous oubliât. Je ne crains pas de vous l'avouer, bien que je ne me dissimule pas quel avantage cela vous donne sur moi.

—Cela ne m'en donne aucun, madame, dit Paul, Adrienne vous respecte trop pour se marier contre votre volonté, et aussi j'aime trop Adrienne pour ne pas respecter les volontés de sa mère.

La marquise le regarda attentivement.

—C'est bien, dit-elle, les renseignements que j'ai fait prendre sur vous ne m'ont pas trompée en vous représentant comme un honnête garçon, loyal et franc. Je vous disais que j'ai fait tout mon possible pour qu'Adrienne vous oubliât. Je n'y suis point parvenu et je

crois qu'au contraire, les voyages auxquels je l'ai obligée n'ont fait qu'irriter son amour. Elle est en ce moment très malheureuse et je souffre moi-même beaucoup, lorsque je m'aperçois qu'elle a pleuré en secret, car c'est moi qui suis la cause de ses larmes.

Paul l'écoutait et tressaillait délicieusement. Il ressentait une joie égoïste dont il ne pouvait se défendre. Certes, Adrienne souffrait; mais pouvait-il ne pas être heureux de cette souffrance, puisque cela était une preuve d'amour, puisqu'il apprenait ainsi de la bouche même de la marquise à quel point il était aimé?

—Je ne puis la voir pleurer longtemps. Certes, monsieur, j'avais rêvé un autre mariage pour elle.... Je reconnais toutes vos qualités.... vous avez des amies qui vous aiment beaucoup et qui ne m'ont laissé rien ignorer de vos mérites.... Je consens donc maintenant, par affection pour Adrienne, à ce que vous lui fassiez votre cour.

—Oh ! madame, que vous êtes bonne...

—Ne m'en soyez pas trop reconnaissant puisque ce n'est pas pour vous que je le fais.

—Je saurai me rendre digne d'elle et digne de vous, madame.

—Je serais heureuse que vous gardiez pour vous la promesse que je viens de vous faire et la joie qu'elle vous donne... Je serais heureuse que vous n'en parliez point, même à vos amis les plus chers.... comme moi-même je n'en parlerai pas à mon père.

—Je vous le promets, mais pourrai-je savoir pourquoi cette recommandation d'un secret auquel vous semblez tenir beaucoup, puisque déjà dans votre lettre.....

—Je vous le dirai. Adrienne seule, saura qu'il lui est possible d'espérer maintenant. Mais Adrienne, elle aussi, je m'en charge, gardera le secret,—trop heureuse d'avoir un tel secret à garder,—et n'en confiera rien à son grand-père.

—Tout ce mystère, toutes ces précautions m'étonnent, vous l'avourez-je, madame ?

—Patience. J'arrive au but de cette entretien et à l'explication de ce mystère, Je voudrais, monsieur, vous charger d'une mission très difficile !

—Je suis prêt à l'accepter, si je me sens capable de la remplir.

—Je crois, qu'en effet, vous en êtes capable ; vous êtes avocat ? Vous un cabinet de consultations ? On m'a dit que vous vous étiez conduit avec beaucoup de finesse dans des affaires très embrouillées.

—On a été trop indulgent, madame.

—Je ne le pense pas.

—Est-ce une affaire de ce genre que vous voudriez me confier ?

—Pas précisément, bien que ce soit délicat et que cela demande un tact infini. Ce n'est pas de votre ressort précisément. Aussi, je vous l'ai dit, monsieur, c'est une mission de confiance, et je ne puis la donner qu'à un ami éprouvé ou à un parent. L'ami éprouvé garderait le secret. Le parent serait tenu au silence.

—Parlez, madame, j'ai hâte de savoir.

La marquise se recueillit et Paul, qui ne la quittait pas du regard, remarqua qu'elle avait pâli un peu et que ses yeux brillaient.

Elle semblait hésiter, aussi, sur le point de parler en-

fin, et ses doigts s'agitaient nerveusement, sous l'émotion intime et profonde qui la secouait.

Elle se décida pourtant,

—Monsieur Mirande, dit-elle, j'ai compassion de votre amour et de l'amour de ma fille, parce que moi aussi j'ai été malheureuse d'un amour contrarié.

Paul leva la tête, intrigué par ce début.

—Je n'ai pas épousé la marquise de Terracini parce que je l'aimais, mais plutôt pour chercher dans le mariage de la famille l'oubli d'une catastrophe,—l'oubli surtout d'un amour de ma jeunesse.

Elle s'arrêta : Paul n'osa troubler son silence, puis elle reprit, avec effort :

—Lorsque nous habitons Chalambot, où mon père, vous le savez sans doute, a des forges importantes, j'ai connu et aimé un jeune homme, Gaspard de Lesguilly, auquel mon père, après bien des hésitations—il avait de l'antipathie pour Gaspard—finit par me fiancer... le mariage était décidé... les bans étaient publiés... tout était prêt... le jour était fixé... encore une semaine et le mariage allait avoir lieu, quand, un soir—c'est la catastrophe dont je vous parlais—Gaspard fut assassiné, chez lui, dans son château... d'un coup de couteau dans la gorge...

Elle se tut, mit sa tête entre ses mains et songea.

—Et l'assassin ? dit Paul, intéressé vivement.

—Jamais il n'a été découvert, malgré les recherches les plus actives de la justice.....

—Et depuis ce temps ?.....

—Oh ! depuis ce temps, la justice a oublié le crime, dit-elle amèrement—comme l'assassin peut-être l'a oublié lui-même.....

Et plus bas, avec une sourde exclamation :

—Seule, je me souviens !

Elle s'était levée, avait fait quelque pas dans le salon, puis, tout à coup, s'avança vers Paul, l'œil étincelant.

—Depuis vingt-cinq ans, dit-elle, je ne rêve que la vengeance. Je ne voulais me confier à personne parce que ce secret est aussi celui de mon honneur. Aujourd'hui il vous appartient. Je vous dirai tout. Mais d'abord voici ce que je vous demande. Il faut que vous le sachiez tout de suite. Avant d'être le mari d'Adrienne, vous irez vous installer auprès des forges de Chalambot—oh ! je trouverai bien un prétexte—et là reconstituant le crime avec les détails que je vous donnerai, vous chercherez à découvrir le nom du meurtrier.

Cela est extraordinaire, je le sais bien, ce que je vous propose, mais vous ne pouvez vous en offenser. Si j'avais été un homme, et par conséquent libre de ma conduite et de mes actes j'aurais fait moi-même ce que je vous demande. Et vous pouvez être sûr que jamais je ne vous eusse parlé de la sorte si je ne vous considérais pas, dès maintenant comme faisant partie de ma famille, intéressé à tout ce qui la touche.

Et comme Paul, interdit se taisait :

—Refuseriez-vous ? dit-elle avec angoisse.

—J'aurais préféré une autre mission, madame, prouvant mieux l'estime que vous faites de moi. Pardonnez-moi mon étonnement. J'étais si peu préparé à une pareille révélation.

—Je comptais sur votre étonnement, mais je croyais

être certaine que vous accepteriez. J'aurais pu froiser votre orgueil si, ne vous connaissant pas, j'étais venue vous trouver en vous offrant cette besogne. Considérez que la situation n'est pas la même. Vous êtes le fiancé de ma fille. Adrienne est à vous. Vous entrez dans notre famille. Rien de ce qui regarde chacun des membres de cette famille ne peut plus désormais vous être étranger.

—C'est vrai.

—Enfin, et puisqu'il faut que je vous décide, sachez donc que moi, monsieur Mirande, j'ai été soupçonnée un instant par le juge d'avoir assassiné Gaspard et que j'ai failli être arrêtée...

—C'est bin, dit Paul lentement. Je n'hésite plus.

—Merci. Enfin, peut-être vais-je savoir le mot de l'énigme de toute ma vie !...

—Avant d'accepter, pourtant, je voudrais vous adresser une question.

—Parlez. J'ai hâte de vous tranquiliser.

—Je comprends que vous m'obligiez à garder le secret vis-à-vis de ma nourrice ou de mes amis—vis-à-vis de toutes personnes qui vous sont étrangères... Mais pour quelles raisons ce secret s'étend-il jusqu'à votre père... lequel doit avoir autant d'intérêt que vous à connaître le vrai coupable ?...

—Mon père connaît l'assassin...

—Lui ! mais alors...

—Il n'a jamais voulu le livrer à la justice.

—C'est vraiment étrange.

—Etrange, en effet. Oh ! c'est une histoire et il faut que je vous l'apprenne, dans ses détails les plus importants, comme les plus infimes, telle que je la sais. Mais avant d'être ainsi mon confident, est-il convenu que vous êtes mon allié ?

—Je vous suis dévoué, madame, et je vous écoute.

Alors, Mathilde commença le triste dramatique récit de ses amours avec Gaspard de Lesguilly.

Puisqu'elle chargeait Paul de cette mission, puisque Paul entraînait dans sa famille, il ne devait rien ignorer... Elle lui dit tout, rougissant un peu, au début. Paul écoutait, les yeux baissés, pâle, lui, parce qu'il voyait là comme une seconde histoire pareille sans doute à celle de sa naissance.

Elle raconta tout : Ses amours avec Gaspard qui avaient commencé ainsi que les amours de Paul avec Adrienne ; le refus du maître de forges ; puis, enfin son consentement ; l'assassinat de Gaspard à deux pas d'elle, alors qu'elle l'attendait, les pieds au feu, assise sur un ganapé dans le salon ; l'arrivée des magistrats, les interrogatoires successifs, longs, minutieux, pénibles ; la certitude que l'on eut bientôt que l'assassinat avait été commis par l'autre maîtresse de Gaspard ; la disparition de cent mille francs et d'un portefeuille aux initiales de la victime ; la découverte dans les papiers du marquis, d'une lettre de menaces, évidemment écrite par l'assassin ; les tentatives infructueuses, dans Recey et les villages voisins pour découvrir celle autour de laquelle eussent plané les soupçons, dont on eut épié les démarches, dans le passé de laquelle on eût fouillé ; enfin, le refus obstiné de Révéron de livrer le nom de cette fille... qu'il connaissait puisqu'il avait reçu sa visite... refus qu'il maintient, malgré les supplications et les larmes

de Mathilde, malgré l'accusation qui, un moment, parut se retourner contre celle-ci, malgré les menaces et les sévères objurgations des juges.

Rien ne lui échappa : elle dit tout.

Ah ! toute cette histoire était bien présente à sa mémoire. Elle avait vécu depuis vingt-cinq ans, avec les souvenirs qui, tous les jours de ces vingt-cinq ans, avaient traverser son esprit, se mêlant, pour ainsi dire, à la vie de chacun de ses jours.

Elle lui donna aussi les noms de ceux qui furent mêlés à ce drame : le docteur Corvigny, qui examina le cadavre ; le juge d'instruction, M. de Montgerand, le juge de paix, M. Terral ; le notaire, M. Desbois, des domestiques et des paysans.

—Oui, murmura Paul, après avoir entendu cet étrange récit, je comprends ce que vous avez souffert, et je ne suis pas étonné qu'après tant d'années écoulées, la plaie de votre cœur soit encore saignante.

Il y eut un silence, Chacun d'eux réfléchissait.

—Voulez-vous me permettre de vous adresser quelques questions ? demanda le jeune homme.

—Nest-ce pas moi maintenant qui suis à vos ordres ? dit la marquise enivrée, surexcitée par l'histoire de ce drame où elle avait fait revivre et palpiter, pour ainsi dire, son âme de jeune fille.

—Depuis vingt-cinq ans vous êtes retournée aux forges de Chalambot ?

—Moi, jamais !

—Et M. Révéron ?

—Lui, souvent. Il y est appelé par ses affaires, bien qu'il ait un représentant sérieux, son fondé de pouvoirs, en qui il a la plus entière confiance.

—De telle sorte qu'aujourd'hui vous ne connaissez du meurtre de Gaspard de Lesguilly, rien de plus qu'en ce temps-là ?

—Rien.

—Pas un indice... pas un détail ?

—Pas un.

—Et vous croyez que moi, qui suis un étranger, par conséquent qui trouverai plus que tout autre des difficultés à surmonter, j'ai quelque chance d'apprendre un secret que les magistrats eux-mêmes, aidés des ressources de la police met à leur disposition, n'ont pu découvrir,—alors que ces magistrats poursuivaient leur enquête au moment même où le crime venait d'être commis—tandis que moi je ne commence mes recherches qu'un quart de siècle après ? Avez-vous réfléchi, madame, que c'est presque l'impossible que vous exigez ?

—Hélas ! je ne me dissimule pas les obstacles que vous rencontrerez... Je sais aussi bien que vous, que vous avez peu de chance de réussir...

—Sur quoi comptez-vous donc ?

—Sur rien. J'ai foi dans le hasard, voilà tout. J'ai attendu jusqu'à ce moment parce que je n'ai pas trouvé plus tôt l'occasion que je cherchais, et ce n'a pas été sans colère, sans révolte, que j'ai attendu. Puisque cette occasion m'est offerte aujourd'hui, j'en profite. Je ne veux pas vieillir sans avoir au moins la satisfaction de me dire que je n'ai rien négligé pour arriver à la découverte de la vérité. Car j'aurais un regret plus tard, le jour où je croirais qu'un effort de moi, qu'une tentative habile

m'eût peut-être éclairée, Certes, l'entreprise n'est pas aisée, je le reconnais, maintenant surtout que je l'envisage avec vous. C'est peut-être folie que de s'y jeter, et mieux vaudrait en rester là. Qui sait si le meurtrier ne s'est pas fait justice, ce qui expliquerait pourquoi il n'a pas été retrouvé ? N'en parlons plus, voulez-vous, monsieur Mirande ? N'est-ce pas votre opinion ?

—Excusez-moi, madame, je n'ai pas essayé de vous cacher que j'entrevois des obstacles, afin de ne pas vous laisser entrevoir trop vite des espérances. Mais je croirais avoir abusé de votre confiance, en provoquant la révélation du secret de votre jeunesse si je ne tendais au moins de vous servir en cette occasion. Je vous ai dit que je vous étais dévoué. Je vous le répète et je suis prêt à partir pour Chalambot quand vous le jugerez convenable.

—Encore une fois, merci, monsieur.

—Est-ce aux forges même que je m'installerai ?

—Si vous vous installiez aux forges, mon père pourrait avoir des soupçons, trouver là, votre présence bizarre, s'informer, vous faire surveiller. Il faudrait que je pusse vous fournir un prétexte pour vous y envoyer. Ah ! si mon père était partisan de votre mariage avec ma fille, le prétexte ne se ferait pas attendre. Mais il n'y consentira, je le crains, qu'après bien des prières.

—Dès lors, que faire ? Si je prenais mes quartiers à Châtillon-sur-Seine, la ville voisine ?

—Ce serait plus prudent ; mais Châtillon est loin de Recey, loin de Chalambot... et je crois qu'il vaut mieux que vous soyez sur le lieu même du meurtre.

Elle s'arrêta, réfléchissant, puis soudain :

—Je crois avoir trouvé, dit-elle. Oui... c'est cela.

—Quoi donc ?

—Au dernier voyage que mon père a fait à Chalambot, il a appris que le château de Lesguilly et la moitié du domaine qui en dépend était à vendre. Le voyage de mon père remonte à l'an dernier. Peut-être le château a-t-il été vendu, depuis ce temps ; peut-être aussi, et c'est plus probable, n'a-t-il point trouvé d'acquéreur. Ce que vous aurez donc de plus pressé à faire en sortant d'ici sera de vous en informer. Dès que vous serez renseigné mon notaire, M. Maduré, vous donnera tous les détails ; vous m'écrirez sans perdre une minute.

Si le château est toujours à vendre, j'accours à Paris, je vais chez mon notaire, je lui recommande le secret vis-à-vis de mon père, et ma fortune est suffisante pour que je n'aie pas besoin d'avoir recours à lui, et le château une fois en ma possession, vous vous installez, vous faites le moins de bruit, vous vous produisez le moins possible, afin que le représentement de mon père, aux forges de Chalambot, n'ait pas l'occasion de parler de vous. Au besoin même, vous pourriez changer de nom, car si mon père se doutait de notre entente en ceci, tout serait perdu. Est-ce convenu et cela vous plaît-il ?

—Je retourne à l'instant à Paris, madame, et dans deux ou trois heures au plus vous recevrez une dépêche de moi vous avertissant de ce que vous voulez savoir.

—Non, je préfère que vous m'écriviez. Une dépêcheveille l'attention. Une lettre passe inaperçue. Je recevrai la vôtre demain, c'est assez tôt. D'autant plus que

vous pourrez dire de ma part à M. Maduré de ne rien conclure avant de m'avoir vue.

Paul partit, reprit le train de Chantilly et sans tarder se rendit rue Lafayette chez le notaire.

Mathilde ne s'était pas trompée en pensant que le château n'était pas vendu.

Le lendemain, la marquise était chez M. Maduré et concluait l'affaire.

Et trois jours après, Paul embrassait Albine en lui disant :

—Ma bonne, je vais faire un petit voyage ; ne sois pas trop inquiète si je reste longtemps parti.

—Où vas-tu donc ?

—Un peu partout. En Angleterre, d'abord, en Irlande ensuite, puis je reviendrai en France... Et je ne te cacherai pas qu'en France, si je puis aller à Avalon, je n'y manquerai pas. Mais alors, je te demanderai les renseignements qui me seront nécessaires.

—Tu m'écriras ? dit-elle, troublée, inquiète.

—Certes et très souvent, ma bonne.

Le soir même il était au château de Lesguilly. Il y trouvait un jardinier qui lui remettait les clés et le conduisait partout, comme si Paul avait été l'acquéreur, lui faisant prendre possession de cette demeure luxueuse.

Le château était passé en plusieurs mains depuis la mort de Gaspard de Lesguilly. Le dernier propriétaire, un financier, ayant fait de fortes pertes de Bourse, s'en était débarrassé, — contenant et contenu. Il était donc convenablement meublé et Paul s'y trouva installé d'une façon très confortable, une heure après son arrivée.

Comme il ne voulait pas perdre un jour, il passa sa première soirée à établir le plan de la campagne qu'il allait entreprendre.

Il avait eu le temps, à Paris, de s'informer de ce qu'était devenu M. de Montgérard, l'ancien juge d'instruction de Châtillon, qui avait commencé l'enquête.

On lui avait appris que M. de Montgérard était au parquet de Paris.

Il était allé le trouver avec la recommandation d'amis communs et lui avait demandé une lettre destinée au juge d'instruction actuel de Châtillon, et priant ce magistrat de lui communiquer le dossier de l'affaire Lesguilly.

M. de Montgérard s'était exécuté de bonne grâce, avait écrit la lettre séance tenante.

Paul pouvait donc commencer ses recherches immédiatement et il se rendit le matin au parquet de Châtillon, où sur le mot qu'il présenta, on lui permit de parcourir le dossier.

Il prit des notes et lut, avec l'intérêt d'un roman, les déclarations, les interrogatoires, les contestations qu'il renfermait.

Tous ces papiers étaient jaunis par le temps et couverts de poussière.

Mais la révélation qu'il avait entendue de la bouche même de Mathilde, quelques jours auparavant, donnait à ce drame je ne sais quelle actualité nouvelle ; on eût dit qu'au lieu de remonter à vingt-cinq ans, il s'était passé la veille.

AVENTURES TRAGIQUES

D'UN SINGE ET D'UN PERROQUET

Pièce satirique arrangée

Par LAURENT

(Voir à partir du n° 9)

NICAISE.—Elle s'est convertie.

TROUILLOTTE.—Oui, c'est tout un roman ; un roman des plus singuliers, et comme on n'en a jamais vu ailleurs, qu'à Pont-aux-Choux. Elle commença par s'éprendre de Coquemard ; Coquemard s'éprend d'elle, mais elle trouve de la résistance chez son père.

NICAISE.—Je ne vois jusqu'ici rien de bien singulier ; c'est comme dans tous les romans.

TROUILLOTTE (continuant).—Mais voici qu'elle veut se passer du consentement paternel ; Coquemard ne veut pas s'en passer, et mademoiselle qui n'aime pas les contradictions applique un soufflet à son prétendu aussi vigoureux que si elle eût déjà été sa femme. Après ce beau coup elle se jette à l'eau ; Coquemard la repêche ; on se reconcilie ; on obtient le consentement du père ; enfin on se marie... où ? Devine si tu peux et réponds si tu l'oses ! A l'église !!! Qu'en dis-tu, Nicaise ? Pour des apôtres de la pensée nouvelle !

NICAISE.—Il est certain qu'ils auraient été plus conséquents avec eux-mêmes s'ils s'étaient mariés au palais des singes !

TROUILLOTTE.—Pour terminer l'histoire de ces tristes défaillances, Arquebuse va aujourd'hui à la messe avec sa fille et son gendre. Enfin, Tamerlan ! Tamerlan que j'avais cru si fidèle ! Tamerlan qui s'était fait franc-maçon avec moi ! Tamerlan a servi de témoin à l'église, le jour du mariage ! Aussi, je ne le vois plus ; je ne le verrai plus jamais.

NICAISE.—Vous ferez bien. Mais, alors où irez-vous pour savoir les nouvelles de la ville ?

TROUILLOTTE.—J'écrirai à la *Pipe Culottée* de nous envoyer un second barbier pour faire concurrence à Tamerlan !

NICAISE.—Bornez-vous là vos vengeances ?

TROUILLOTTE.—J'en médite bien d'autres contre Coquemard, contre sa femme, contre le capitaine, contre l'église qui les a mariés !

NICAISE.—Puis-je savoir.....

TROUILLOTTE.—Ils se sont mariés religieusement ! Eh bien ! je les ferai divorcer !

NICAISE.—L'entreprise est fort belle ; mais elle est difficile.

TROUILLOTTE.—J'aurai peut-être besoin de ta fidélité pour m'aider dans une affaire aussi délicate.

NICAISE.—Et si je vous aide que me donnez-vous ?

TROUILLOTTE.—Ce que tu demanderas.

NICAISE.—Je demande un habit pour le jour du divorce.

TROUILLOTTE.—Accordé. Maintenant, tu peux te re-

tirer. Avant de songer à ma vengeance, il faut que j'aie rempli les devoirs de mon état. Toi, va faire ton service. (Nicaise sort.)

Scène II.

TROUILLOTTE, NICAISE

NICAISE (rentrant de suite avec une lettre à la main).—On vient de me remettre une lettre pour vous, monsieur. (Il sort.)

TROUILLOTTE.—(Il ouvre févreusement la lettre que Nicaise vient de lui présenter et la lit à haute voix.)

Cabinet du Sec. Gén.

"de la Pipe Culottée."

"Au Fr. Trouillotte,

"La présente a pour objet de vous annoncer l'envoi prochain d'un perroquet pour faire des expériences sur l'origine du langage humain. Il vous arrivera demain avec l'avocat Corniquet, l'une des plus fortes têtes de la "P. C." Ce dernier vient pour s'entendre avec vous sur les moyens à prendre pour atteindre le double but que la "P. C." vous enjoint de poursuivre.

"Il s'agit : 1° de faire divorcer d'ici à deux mois les époux Coquemard, dit Saint-Blaise ; 2° de détruire à tout jamais le crédit et l'influence du capitaine Marcel dans Pont-Aux-Choux et localités environnantes.

"Corniquet ne peut manquer de vous suggérer toutes les machines nécessaires à l'exécution de ces deux projets. Le petit Nicaise pourra aussi vous être utile.

"Salut et fraternité, ou la mort."

(Parlé).—Pour le divorce, la machine est montée ; il ne manque plus qu'un mécanicien pour la faire marcher : une fausse lettre d'Héloïse que nous enverrons à son mari comme preuve de sa trahison. C'est tout indiqué par la situation... Mais, où trouverais-je un faussaire assez habile pour contrefaire son écriture et dérouter tous les experts. C'est là le hic..... (Nicaise entre.)

Scène IV.

TROUILLOTTE, NICAISE.

TROUILLOTTE.—Que veux-tu ?

NICAISE.—En balayant dans la pièce voisine, j'ai trouvé un vieux papier ; j'ai pensé qu'il vous intéressait, car il est question de singe ; c'est pourquoi je l'ai ramassé pour vous l'apporter. Il est signé H. A., Ne serait-ce pas Héloïse Arquebuse ?

TROUILLOTTE (radioux).—Merci ! merci mille fois ! C'est un papier d'un grand prix pour moi. C'est le seul que j'ai de son écriture... et si je la perdais...

NICAISE.—Je pourrais vous en tirer des copies, si vous craignez de la perdre à l'avenir.

TROUILLOTTE.—Des copies ? Et de quelle écriture ?

NICAISE.—De celle que vous voudrez. J'imité toutes les écritures. Je m'y suis habitué à l'école.

TROUILLOTTE.—A l'école ?

NICAISE.—Ou pour mieux dire, quand je manquais. Je fabriquais une excuse en imitant l'écriture de mon père.

TROUILLOTTE.—Et sa signature ?

NICAISE.—Naturellement. Vous ne m'en voudrez pas, au moins ?

TROUILLOTTE.—Au contraire ; tu es un homme précieux. Saurais-tu contrefaire l'écriture d'Héloïse ?

NICAISE.—Oui.

TROUILLOTTE.—C'est bien, tu feras une fausse lettre d'elle, où tu mettra ce que je te dicterai. Nous l'enverrons à son mari, et... tu devine le reste.

NICAISE.—Oui, avant deux mois, il plaideront en divorce ! Il n'y a qu'une chose qui m'arrête. Est-ce que c'est permis en conscience ?

TROUILLOTTE.—Mon pauvre Nicaise, Voltaire a dit qu'il était mal de mentir en faveur d'une mauvaise cause, mais que c'était vertu pour une bonne cause. Or, la bonne cause par excellence, c'est la libre pensée.

NICAISE.—C'est juste... pourtant...

TROUILLOTTE.—Tes scrupules sont des bêtises et je puis les lever par des raisons scientifiques. Qu'est-ce que la conscience ? Un phénomène cérébral.

NICAISE.—Pas autre chose.

TROUILLOTTE.—Non, car le grand Moleschott et avec lui tous les matérialistes modernes enseignent que tous les faits moraux et intellectuels ne sont que des mouvements cérébraux ; Moleschott dit même des sécrétions cérébrales. "Le cerveau, écrit cet illustre Allemand, secrète la pensée, comme la foi secrète la bile.

NICAISE.—J'entends : pensée, conscience, remords, ce sont de simples sécrétions ; d'où vient donc que le remords nous tourmente ?

TROUILLOTTE.—D'où vient donc que la colique nous agace ? ce sont toujours, d'après Moleschott, deux phénomènes analogues.

NICAISE.—Mais y a-t-il des remèdes pour le remords, comme pour les coliques ?

TROUILLOTTE.—Sans doute ; c'est de purger le cerveau des préjugés qui le congestionnent, et le meilleur purgatif est très certainement la libre-pensée.

NICAISE.—Pourtant, la libre-pensée n'a-t-elle pas aussi sa mort ?

TROUILLOTTE.—Oui, mais ce qu'elle veut ! moi, je n'admets que la morale de Moleschott ; elle se résume en deux mots : obéir à son tempérament. C'est la seule morale naturelle, la seule qui puisse se concilier avec la science matérialiste.

NICAISE.—Entendu ! Eh bien ! mon tempérament m'a toujours porté à contrefaire les signatures.

TROUILLOTTE.—Bien. Je compte sur ton dévouement.

NICAISE.—Que faut-il mettre dans cette lettre ?

TROUILLOTTE.—Je te préparerai le texte ; tu n'auras qu'à transcrire.

NICAISE.—Tout de suite, si vous voulez.

TROUILLOTTE.—Non, ne te précipite pas, songe au déjeuner de Jacko. D'ailleurs, il est bon pour arrêter le texte de la lettre, que j'attends l'arrivée de l'avocat Corniquet.

NICAISE (surpris).—Corniquet ! Mon protecteur !

Il vient à Pont-aux-Choux ?

TROUILLOTTE.—Tu le connais ?

NICAISE.—C'est à lui que je dois de ne pas avoir été chassé de *Pipe-Culotte*. J'ai bonne attention, mais parfois je dis une bêtise qui me fait mal juger.

TROUILLOTTE.—Je m'en suis aperçu. Continue, ton histoire m'intéresse.

NICAISE.—C'était jour où on inaugurait sur la place Germain-des-Prés la statue d'un grand libre-penseur qui s'appelait, je crois... Biberon !

TROUILLOTTE.—Diderot, tu veux dire ?

NICAISE.—Toute la *Pipe-Culotte* était convoquée solennellement à l'inauguration, moi comme les autres ; mais (vous le savez peut-être), l'artiste a donné à ce bon Diderot une pose un peu... comment dirais-je ?...

TROUILLOTTE.—Ne dis pas. L'artiste a voulu représenter allégoriquement la liberté de la pensée par la liberté de la posture. Les cléricaux ont critiqué ; ils ont fait preuve de manque de goût.

NICAISE.—Pour moi, qui ne savais pas que c'était un grand homme, j'ai dit tout naïvement, sans penser à mal : "Tiens !... Est-ce par hasard on a voulu élever une statue au choléra." Tournegueulle de la *Pipe-Culotte* m'a entendu et m'a menacé d'exclusion. Corniquet a pris ma défense et a obtenu ma grâce à condition que j'irais casser trois têtes de saints sur le portail d'une église.

TROUILLOTTE.—Et tu les as cassées.

NICAISE.—J'en ai cassé six et j'ai eu trente francs pour ma peine.

—La suite au prochain numéro.—

LE CONDAMNÉ

O ciel ! me voilà donc en face de l'instrument horrible de mon supplice ! Voilà le bourreau qui attend sa victime, et aussitôt que l'heure fatale aura sonné, mon sang rougira cette infâme machine. Quelle horreur ! Voyez ce peuple immense, ces pères sans pitié, ces mères au cœur de bronze, ces épouses sans entrailles, tous comme des hyènes, viennent à l'envie repaître leurs yeux de mon sang. Que ne vont-elles plutôt consoler mon épouse éplorée, ma pauvre mère qui se meurt, et mes malheureux enfants qui demandent du pain. Ah ! chère épouse, me pardonneras-tu ?..... Je t'entends maudire à la fois, et le jour qui nous unit dans le bonheur, et celui qui nous sépare dans la honte et l'infamie. Toi aussi, ma bonne et tendre mère, tu dois maudire le jour qui m'a vu naître ! Et, ô douleur ! jusqu'à vous, enfants bien-aimés, vous ne devez prononcer qu'avec horreur le nom de votre malheureux père ! Maudite soit de l'or, c'est toi qui m'a conduit au crime, et du crime à l'échafaud. Que n'ai-je suivi tes bons conseils, ô ma mère ! Que n'ai-je cédé à tes douces remontrances épouse tendrement aimée ! J'épargnerais bien des larmes amères aux êtres les plus chers à mon cœur. Pauvres enfants, abandonnez le toit qui vous vit naître ; fuyez la maison paternelle, qu'assiégeront bientôt d'avidés créanciers. Allez dans une contrée où mon crime soit inconnu, allez chercher le pain que je devrais encore vous gagner..... O Dieu de miséricorde, pardonne à un pauvre pécheur qui se repent ! Aie pitié d'un père au désespoir ! Ne fais pas retomber sur ces enfants innocents, le sang répandu par le père ! Pauvre mère tu mourras de douleur et de honte, et c'est moi, fils ingrat, qui aurais causé ta mort. Mais qu'entends-je ?..... Quoi déjà !..... Pardon mon Dieu, pardon ! Ayez pitié de moi !..... Le fatal couteau a grincé dans ses rainures, la tête roule sanglante dans le panier..... et la multitude, reprend en frémissant le chemin de sa demeure ! Priez Dieu pour l'infortuné guillotiné.

J. A. S.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS

No 15 — ANAGRAMME.

Sur mes cinq pieds, je suis une antique cité,
 Mes monuments romains, fiers de leur vétusté,
 Ont vu souvent, jadis, dans les grands jours de fête
 Les esclaves livrés à la fureur des bêtes.
 Change mes pieds, lecteur, tu verras aussitôt,
 De l'active industrie, la source inépuisable,
 L'homme laborieux, toujours insatiable
 Du bien-être, en mon sein trouve tous les métaux.

Solution du problème proposé dans le n° 9 du JOURNAL DES FAMILLES :

No 13.—ANAGRAMME. Les mots sont : TIRET et TITRE

HYGIENE PRATIQUE

Guérison des foulures et entorses.

Tous les jours on est exposé à se fouler un membre ou à avoir une entorse ; mais bien plus dans la saison des neiges, du verglas et de la gelée qu'à toute autre époque de l'année.

Dans le cas où un pareil accident vous arriverait, entourez de suite la partie foulée d'un linge mouillé dont vous entretiendrez l'humidité constante par un léger arrosage d'eau ordinaire, et mieux encore d'eau salée. Ces premiers soins donnés, ayez recours aux frictions faites avec de l'eau-de-vie camphrée composée de 30 grammes de camphre en dissolution dans 1000 grammes d'alcool à 60 degrés centésimaux, ou avec de l'eau vulnéraire rouge dite "teinture vulnéraire," composée d'alcool à 80 degrés dans lequel on fait infuser des feuilles de basilic, d'hysope, de marjolaine, de mélisse, de sauge, de romarin, de sarriette, de serpolet, de thym, d'absinthe, de lavande et de fenouil. On s'en sert en lotions et en compresses.

RECETTES FAMILIÈRES

Huitres frites

Mettez dans une casserole beurre, farine, eau, vinaigre, sel, poivre, persil, ciboules, ail, échalotes hachés, clous de girofle, thym, laurier. Posez la casserole sur le feu, et quand le tout commence à chauffer jetez dedans les huitres que vous aurez extraites de leurs coquilles. Après quelques instants, on ôte les huitres, on les fait égoutter, on les trempe dans une pâte à frire légère, et on les fait frire. Servez avec du persil frit.

Huitres sautées

Otez les huitres de leurs coquilles ; recueillez-en l'eau. Mettez cette eau dans une casserole avec du velouté, un peu de vin blanc, fines herbes, beurre, gros poivre. Faites bouillir le tout, et lorsque la sauce sera suffisamment réduite, vous mettrez les huitres dedans, et vous les dresserez au moment où elles seront près de bouillir. On peut y ajouter des champignons et des croûtons frits au beurre.

Maquereau à la maître-d'hôtel

Videz, lavez, essayez bien un maquereau ; posez-le, pour griller, sur un gril bien chaud, afin qu'il ne s'attache pas. Quand il est bien cuit, on le fend par le dos et on met dans l'intérieur du beurre manié avec des fines herbes, poivre, sel, et jus de citron.

Reconnaître si un vin est coloré avec de la fuchsine

Je ne parle pas ici de procédés chimiques, mais bien d'un moyen à la portée de tout le monde. Il consiste à déposer sur la main une goutte de vin suspecté et à l'y laisser quelques instants. Lavez ensuite la place avec de l'eau. Si la boisson contient de la fuchsine, la peau restera colorée en rouge vif et la couleur ne disparaîtra que par de nombreux lavages à l'eau. Si le vin est naturel, la tache produite s'en ira dès le premier lavage.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

Un paysan à son avocat.

Un paysan étant allé consulter un habile avocat, comme il lui

dit que sa cause n'était pas bonne, le paysan se retira sans payer. L'avocat le fit appeler, pour lui dire qu'il n'avait pas bien examiné toutes ses pièces. Il les revit, et faisant semblant de changer d'avis, il conseilla de poursuivre son procès, l'assurant qu'il avait bonne cause. Le paysan fort satisfait paya ce dernier conseil ; et comme il s'en allait : " Mon ami, lui dit l'avocat, ne voyez-vous pas que le premier conseil que vous ne m'avez pas payé était le meilleur ? Profitez-en, et ne plaidez point mal à propos."

Deux Gascons partirent un jour de Bordeaux avec la résolution de voir du pays ensemble, et de faire fortune par tous les moyens. Ils furent à Paris où s'étant mis à exercer le métier de filon, ils ne tardèrent pas à se faire mettre la main sur le collet, et comme leur mine semblait dire qu'ils n'en étaient point à leur apprentissage, on les dépouilla pour voir s'ils n'étaient point officiers de Sa Majesté, c'est-à-dire marqués aux armes du roi ; on en trouva un qui les avaient sur l'épaule. Il fut condamné à être pendu en place de Grève, et l'autre à être fouetté au pied de la potence. L'arrêté ayant été exécuté, celui qui avait évité la mort fut mis en liberté ; et quelque temps après il s'en retourna en son pays, où il fut visité de tous ses parents et amis, auxquels il racontait des merveilles de son voyage. Comme chacun lui demandait ce qu'était devenu son compagnon : " Il a fait une belle fortune, dit-il, et n'a pas fait mentir le proverbe qui dit que nul n'est parfait dans son pays.— Comment, lui demanda-t-on, quelle fortune a-t-il fait ?— Il s'est marié, dit-il, fort richement en pays étranger." Et comme on lui demandait qui il avait épousé : " Une fille de haut lieu, répondait-il, et j'ai bien dansé à ses noces."

Etait-il Gascon et demi ?

Un capitaine anglais, faisait enterrer pêle-mêle, sur le champ de bataille, les morts et les mourants. On lui représenta que plusieurs respiraient encore et ne demandaient qu'à vivre : " Bon, bon, dit-il, en anglais, si on voulait les écouter, il n'y en aurait pas un de mort. "

Un jeune homme très-affamé demeurait près d'un banquier qui donnait de temps à autres de grands repas. Un jour il imagina d'aller lui rendre visite sur les deux heures, et de lui proposer une opération de finance où il y avait, disait-il, 50,000 piastres à gagner. Le banquier, flatté de cette perspective, et pressé par l'heure du dîner, invite le jeune homme qui ne se fait pas prier longtemps, et joue à table un brillant rôle. Le dîner fini, le banquier n'a rien de plus pressé que de ramener notre jeune homme dans son cabinet, et de lui demander des détails sur la belle opération dont il lui a parlé : " Monsieur, dit le jeune homme, voici ce que c'est : Vous donnez cent mille piastres en mariage à mademoiselle votre fille, et moi, je la prendrai pour cinquante ; il est clair que par là vous gagnerez cinquante mille piastres."

JOURNAL DES FAMILLES

Paraissant le samedi.

Invariablement payable d'avance

Un an \$1.50 | Six mois 75cts | Quatre mois 50cts | Deux mois 25cts

Tout nouvel abonné de six mois ou d'un an recevra gratuitement et franco, tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1887.

Nous engageons ceux de nos agents qui vendent notre journal au numéro, de bien vouloir régler avec nous le 1er de chaque mois afin de faciliter notre administration.

LISTE DE NOS AGENTS

A Québec : M. F. BELAND, 264, rue Saint-Jean.
 Ottawa : MM. P. C. GUILLAUME, coin des rues York et Sussex, et MICHEL RATTEY, 298, rue de l'Église.
 Lévis : MM. MERCIER & C^{ie}.
 Joliette : M. ALBERT GERVAIS.
 Saint-Hyacinthe : M. CHARPENTIER.
 Saint-Jérôme : M. R. MAILLIOT.
 Lanoraie : M. J. N. CREPEAU.

LOUIS BELAIR, éditeur.